

***Préface de Kim Jong-cheol***  
**La possibilité d'un p'ansori moderne :**  
**à propos du *Dit de Sichuan* de Lee Jaram**

1. Si l'on admet que le p'ansori comme genre serait vraisemblablement né au cours du XVII<sup>e</sup> siècle en Corée, cela ferait donc au moins quatre cents ans que cette forme artistique existe<sup>1</sup>. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on comptait une douzaine d'œuvres reconnues au répertoire, leur succès était grand et les maîtres virtuoses nombreux. Le p'ansori a eu une grande influence sur la culture coréenne, puisque les histoires qu'il raconte ont été déclinées sous de nombreuses formes narratives populaires qui font que tous les Coréens connaissent par cœur les mésaventures de la fidèle Ch'unhyang, de la bonne fille Simch'ong, ou du pauvre Hùngbo. Les formes musicales du p'ansori ont donné le jour au *sanjo*, long solo instrumental spécifique, et son aspect opératique a été développé sous le nom de *ch'angguk*, adaptation du répertoire pour chanteurs et orchestre. On voit que le p'ansori a été un maillon très important de l'histoire de l'art coréen.

Mais le passage du XX<sup>e</sup> siècle s'est révélé difficile pour un genre qui s'est retrouvé peu à peu rangé dans la catégorie des arts traditionnels à protéger du risque d'extinction. Le p'an-

1. Ce texte a été écrit spécialement pour la présente publication, ce dont nous remercions vivement le Pr. Kim Jong-cheol, qui est un des plus grands spécialistes du p'ansori. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

sori va bientôt perdre la gloire qui était la sienne, confronté à l'avènement d'une culture de masse où la chanson de variétés et le cinéma se développent irrésistiblement. La coupe ne va cesser de s'approfondir avec un public dont les goûts évoluent, et qui s'éloigne d'un genre incapable de renouveler son répertoire. Il y a bien eu quelques tentatives de création de nouveaux p'ansori au <sup>xx</sup>e siècle, mais peu nombreuses, et qui n'ont pas vraiment rencontré le grand public. Aujourd'hui, lorsque l'on parle d'une représentation de p'ansori, il s'agit toujours d'une des cinq œuvres traditionnelles que le passage du temps nous a conservées.

C'est pourquoi la création du *Dit de Sichuan* par Lee Jaram en 2007, et le succès qu'elle a aussitôt rencontré tant en Corée qu'à l'étranger, est un phénomène tout à fait remarquable dans ce contexte.

2. Même si ce *Dit de Sichuan* a la particularité d'être le premier p'ansori à prendre sa source dans une œuvre occidentale, en l'occurrence *Der gute Mensch von Sezuan* (*La Bonne Âme du Sichuan*) de Bertolt Brecht, cette démarche s'inscrit dans une certaine tradition. Déjà, il n'est pas en totale rupture avec l'histoire du genre, puisque nous avons *Le Dit de la Falaise Rouge*, qui, au <sup>xviii</sup>e siècle, puisait son récit dans un passage fameux de l'épopée médiévale chinoise *L'Histoire des trois royaumes*, en l'adaptant de manière originale, en particulier en transformant ces histoires de héros en histoire du peuple. Par ailleurs, il participe de tout un mouvement de découverte et d'accueil de l'art occidental par l'art coréen au long du <sup>xx</sup>e siècle. Toutefois, la manière dont Lee Jaram fait se rencontrer un thème occidental et une forme coréenne est vraiment singulière, et permet d'apporter une respiration nouvelle au p'ansori.

Pour répondre au défi qu'elle se lance, Lee Jaram va être ainsi amenée à inventer de nouvelles solutions de jeu et d'interprétation. Elle va démultiplier le joueur de tambour unique

traditionnel en trois musiciens, lui adjoignant un multipercussionniste et un guitariste. Là où la chanteuse de p'ansori porte une robe traditionnelle, Lee Jaram va s'autoriser des changements de vêtements à vue, et renforcer ainsi les jeux de scène et la caractérisation des personnages. Là où le plateau traditionnel est une simple natte devant un paravent, elle va élargir cet espace en l'utilisant plus librement, et en l'adaptant au développement des scènes. Dans ce travail de théâtralisation du p'ansori, elle s'adjoint la présence de trois acteurs danseurs, et n'hésite pas à jouer sur les effets de lumière et de son : c'est ainsi un spectacle complet qu'elle offre au public.

3. Lee Jaram, en adaptant *La Bonne Âme du Sichuan*, a respecté l'intrigue originale, mais elle l'a resserrée, et entièrement transposée dans la Corée d'aujourd'hui ; de même, si elle a composé sa musique dans le respect des traditions du genre, elle a su y glisser un certain nombre de repères contemporains ; c'est ainsi qu'elle cherche à toucher un public d'aujourd'hui. Même si Lee Jaram multiplie les références à des scènes célèbres des cinq p'ansoris traditionnels<sup>1</sup>, cela ne l'empêche pas d'inscrire explicitement son histoire dans la Corée actuelle. La scène se passe à Séoul, quelque part entre les quartiers ultrachics du sud, où se situe l'ensemble résidentiel du Tower Palace<sup>2</sup>, et des quartiers populaires où se trouvent l'usine et le vieux marché, ceint de bidonvilles : c'est là que Sun-tòk ouvre son restaurant. De même le contraste est marqué entre les belles filles représentant la mentalité actuelle des Coréennes ne pensant qu'à leur apparence, et Sun-tòk, qui offre des repas chauds aux SDF. On remarque au passage des notations très réalistes, sur l'engouement pour l'œnologie arrivée dans les années 2000, le nom du parti au pouvoir, l'esprit de concurrence effréné, l'importance délirante des

1. Le Pr. Kim indique ici un certain nombre de références précises, que nous avons reportées en situation dans les notes du *Dit de Sichuan*.

2. Cf. séquence 4 et note.

termes anglais, bref : cette pièce est une dénonciation réjouissante des travers de la Corée d'aujourd'hui. Et c'est d'autant plus réussi que Lee Jaram utilise les plus anciens procédés du genre, je ne citerai que la répétition en *leitmotiv* qui permet de graver les personnages dans l'esprit de l'auditeur<sup>1</sup>, ou cette manière de passer sans cesse du comique au dramatique.

4. La pièce originale de Brecht a été traduite et jouée en Corée, mais n'a pas connu un grand succès<sup>2</sup>. Pourtant, il était évident que cette histoire pouvait toucher la sensibilité des Coréens. Chez Brecht, lorsque la protagoniste dévoile à la fin avoir été à la fois Shen Té et son cousin Shui Ta, elle dit : « Être bonne en même temps pour les autres et pour moi, je ne le pouvais pas / Aider les autres et m'aider moi, trop difficile pour moi<sup>3</sup>. » De même, dans *Le Dit de Sichuan*, Sun-tòk s'écrie : « Vivre selon la voie de la Bonté, c'est si difficile. Vraiment, atteindre le bonheur, quand on pratique la bonté, je ne crois pas que ce soit possible. Apprenez-moi comment l'on fait, si l'on est bon, si l'on aide les autres, comment l'on fait pour être heureux<sup>4</sup> ? » Le dilemme dans lequel elle se trouve écartelée, l'amateur de p'ansori le comprendra facilement. Tous les Coréens connaissent l'histoire du pauvre Hùngbo qui vit dans la bonté et la misère, et de son frère Nolbo, riche et méchant ; ils savent qu'à la fin Hùngbo sera récompensé de sa bonté, deviendra immensément riche, et pourra ainsi aider les pauvres gens<sup>5</sup>. Le précepte moral selon lequel la bonté se trouve toujours récompensée est un thème familier aux Coréens.

1. Cf. les apparitions récurrentes de Nam Jae-su (43, 69), de madame Ppaeng (35, 63) ou du patron Pyòn (76, 86).

2. Brecht n'a été autorisé en Corée du Sud qu'à partir des années 90, après avoir été interdit en tant qu'auteur communiste.

3. Brecht, *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, texte français M.-P. Ramo, avec la collaboration de D. Decoene, L'Arche, Paris, 2004, p. 134.

4. Cf. séquence 128.

5. Hùngbo sauve de la mort une petite hirondelle qui lui offrira un pépin magique de courge, laquelle se révélera remplie d'inépuisables trésors.

Dans un Interlude de sa pièce, Brecht cite une allégorie de Tchouang-tseu, selon laquelle les arbres utiles sont coupés justement pour leur utilité et ne peuvent vivre autant qu'ils l'auraient dû, tandis qu'on n'abat pas les arbres inutiles, qui peuvent vivre mille ans<sup>1</sup>. L'Orient en a tiré un véritable éloge de l'inutilité comme garantie de tranquillité, pouvant se lire comme une mise en garde contre l'habileté et la connaissance humaines qui peuvent nuire si on ne les borne pas<sup>2</sup>. Brecht utilise cette fable de Tchouang-tseu pour montrer combien la bonté est inévitablement liée à la souffrance et au sacrifice, révélant ainsi le paradoxe qui régit notre monde réel. À la fin, les dieux lui demandent de continuer à suivre la voie de la Bonté qui lui est naturelle, quoi qu'il lui en coûte, puisque le monde est ainsi fait. Il n'est même pas question de transiger, et d'être juste un peu moins bonne : une telle fausseté ferait retomber dans celle de la société. L'épilogue de la pièce de Brecht enjoint chacun de chercher en lui-même sa manière d'être bon et heureux<sup>3</sup>. À la fin de son texte, Lee Jaram réserve une critique particulièrement féroce aux dieux, accusés d'abandonner le monde sans apporter de réponse aux questions de Sun-tòk, à qui ils se contentent d'ordonner d'être bonne<sup>4</sup>. Cette fin, paradoxalement, exprime sans doute une certaine confiance dans les voies célestes enracinée dans la mentalité coréenne.

5. Du répertoire traditionnel du p'ansori tel qu'il nous a été transmis, il ne nous reste plus que cinq œuvres. Toutes nous

1. « Troisième dieu : Alors cela voudrait dire que le moins utile est le meilleur. Wang : Non. Seulement le plus heureux. Le plus mauvais est le plus heureux. » Brecht, *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, op. cit., p. 91.

2. « Cet arbre, étant inutile, vivra le reste de son âge naturel », Tchouang-tseu (Zhuangzi, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), *Le Rêve du papillon*, XX, 1 (trad. J.-J. Lafitte, Albin Michel, Paris, 1994.) Cette brève fable est devenue une sorte d'emblème du taoïsme, même si la suite du texte est plus nuancée.

3. « Cherche donc, cher public, la fin qui fait défaut / car il faut qu'elle existe ! Il le faut ! Il le faut ! », Brecht, *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, op. cit., p. 139.

4. Cf. séquence 132.

parlent de la vie humaine dans sa dimension la plus ordinaire, ce qui leur donne une portée générale. De même, ce genre a su inventer un mode d'expression à la fois très fort et absolument spécifique. Mais aujourd'hui, comment faire pour que le p'ansori continue à nous parler de notre vie de tous les jours, telle que notre époque nous oblige à nous y confronter ? En ce sens, *Le Dit de Sichuan* nous parle de la misère au quotidien, de la situation de gens sacrifiés à la dure loi de la concurrence. Et le fait que cette situation de la Corée soit liée au développement mondial du capitalisme confère à cette histoire sa dimension universelle. *Le Dit de Sichuan* peut ainsi toucher aussi bien les Coréens que les autres spectateurs, et le conflit entre richesse matérielle et richesse intérieure que met en scène cette œuvre l'inscrit pleinement dans la tradition du genre. Nous sommes face à une création d'une grande valeur, et nous saluons Lee Jaram pour la manière dont elle nous aide à réfléchir sur l'avenir du p'ansori.

Pr. Kim Jong-cheol  
(Seoul National University)

## **LE DIT DE SICHUAN**





*Avant-propos de Lee Jaram*  
**Qu'on se le dise !**

Lors de la création du *Dit de Sichuan* en décembre 2007, j'avoue avoir été surprise par l'engouement de la presse, et l'afflux des demandes d'interview... Je ne suis pas une vedette de variétés, et notre *Dit de Sichuan* est loin d'être une comédie musicale à la mode ! Comme je faisais part de mon étonnement à l'un des journalistes, celui-ci m'a répondu que la rencontre entre Brecht et le p'ansori était, en soi, un véritable événement.

Les gens me disent qu'on associe en général Brecht aux notions de « distanciation » et de « théâtre épique » ; ils ajoutent que le point central est le travail sur « la narrativité ». Pour moi, qui n'ai pas fait d'études théâtrales, Brecht est d'abord un auteur satirique, à la fois drôle, ouvert, insoumis comme un enfant rebelle, et je n'ai ni la compétence ni l'envie d'en dire beaucoup plus. Ce qui m'a touchée, lorsque j'ai découvert *La Bonne Âme du Sichuan*, c'est à quel point le personnage de Shen-Té [ici devenue Sun-tòk] me parlait au plus profond, et peu m'importait le reste, que ce personnage vienne d'une pièce de Tchekhov, de Shakespeare, ou d'un conte populaire.

Mais ma rencontre avec cette bonne âme du Sichuan m'a conduite à m'intéresser au théâtre de Brecht, et c'est ainsi que j'ai découvert chez cet auteur, qui nous offre l'acuité de

son regard et l'énergie de sa parole, une sorte de modèle qui me fascinait. Non seulement je trouvais son œuvre sublime, mais elle m'a amenée à réfléchir sur la manière dont je vivais, dont je voulais, dont je devais, vivre.

J'avais déjà repéré, enfouis au plus profond des cinq p'ansoris traditionnels que je travaille sans relâche depuis plus de vingt ans, des aspects qui me passionnaient. En particulier tout l'humour qui est enfoui dans ces textes, et les lames acérées de critique sociale glissées au milieu de couches de respectabilité bien en place. Ces lames, elles ne sont celles de personne en particulier, c'est une parole collective, qui traverse les siècles, passe de voix en voix, parfois plus étouffée, parfois plus incisive, qui transporte et réactualise sans cesse la dénonciation de la cruauté ou de la bouffonnerie du pouvoir.

Lorsque je chante le p'ansori, je me sens bien. Et particulièrement lorsque j'ai le sentiment d'avoir pu partager mes sentiments avec le public. Pour moi, le p'ansori raconte une histoire sous forme d'un spectacle et d'un chant destinés à faire du bien. Si le p'ansori traditionnel, né au XVIII<sup>e</sup> siècle, faisait du bien aux gens de son époque, le p'ansori moderne doit de la même manière nous permettre de toucher le public d'aujourd'hui.

Finalement, ce *Dit de Sichuan* est un récit que nous avons fait nôtre. La metteur en scène, la dramaturge et moi, l'auteure, nous nous sommes réunies pour réinventer une belle histoire, qui nous fasse rire et nous exalte. C'est une fidèle image de ce que nous sommes, nous qui vivons au présent, mais aussi de ce que je suis, moi qui voulais pouvoir partager mon art du p'ansori avec le plus grand nombre. Je ne voulais plus être simplement une vedette qui brille sur scène, je voulais faire vivre une histoire d'aujourd'hui et l'offrir à des gens d'aujourd'hui.

Qu'on se le dise ! Le p'ansori n'est pas « un truc de vieux

auquel on ne comprend rien », c'est un spectacle au présent, où l'on nous parle de notre vraie vie. Durant les quatre années d'existence de notre spectacle, on ne peut pas dire que le monde ait mis un frein aux rivalités destructrices, ni notre société à son expansion libérale et à sa soif de possession matérielle. Puissiez-vous, chers amis, continuer à soutenir ce *Dit de Sichuan* et à encourager toute son équipe à poursuivre la résistance !

Lee Jaram

